L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 2 JUIN 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 2 JUIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Le rôle de la France dans l'Extrême Orient.

Les journaux américains, ceux du Sud comme ceux du Nord, attachent généralement peu d'importance aux dépêches qui nous arrivent de France, ainsi qu'aux déclarations des hommes d'Etat de ce pays et aux opinions de ses journaux. Il leur semble que, depuis les malheurs immérités de 1870, la France soit tombée au rang de quatrième ou cinquième puissance, et que tout désormais doive se régler indépendamment d'elle, si ce n'est contre elle.

C'est là une erreur profonde. Oui sans doute, elle a subi un effacement momentané; mais avec quelle vigueur elle s'est relevée de ses défaites! avec quelle rapidité elle a repris le premier rang qui lui appartenait jadis. En réalité, rien n'a été changé dans le concert européen. Ce sont à peu près les mêmes peuples qui y jouent leur partie comme auparavant. Seulement, il y a un instrument de plus dans tout ce qui s'y exécute, un facteur nouveau dans tout ce qui s'y produit—nous voulons parler de l'Allemagne.

Quand, par exemple, a éclaté le conflit sino-japonais, on s'est imaginé que la France n'avait rien à voir dans cette affaire, et que le règlement en devait dépendre des caprices, intéressés de l'Angleterre ou ambitieux de la Russie. On se trompait étrangement et les événements l'ont bientôt et surabondamment prouvé. Il a suffit que la France jetât dans la balance le poids de son épée, et fit clairement entendre ce qu'elle désirait et voulait pour que les choses changeâssent immédiatement de face. C'est qu'elle exerce en Orient, depuis l'extrémité la plus occidentale qu'on appelle le Levant, jusqu'à l'extrémité la plus orientale, c'est à dire, la Chine et le Japon, une influence morale que, depuis des siècles, personne ne conteste, que tout le monde respecte.

Comme vient de le dire, avec un très éloquent bon sens, le ministre des affaires étrangères, M. Hanotaux, il importait au monde moral que la Chine ne fût pas mutilée. Les possessions de la France dans l'Indo-Chine, comme la protection dont elle se fait un devoir de couvrir ses missionnaires, lui ordonnaient de maintenir le statu quo, et le statu quo a été maintenu. Quand elle est intervenue, personne n'a pensé ni osé dire qu'elle rêvait un monopole commercial, comme l'Angleterre, ou une extension de territoire, comme la Russie. On savait qu'elle avait des visées plus élevées et l'on a respecté ses désirs. On a beau dire: malgré ses entraînements, quelquefois irréfléchis, et ses quelques défaillances momentanées, la France reste encore la puissance la plus morale du monde, le plus puissant rempart du christianisme de quelque façon qu'on l'envisage, au point de vue politique, philosophique ou économique. C'est là ce qui fait sa force et sa gloire.

LES ALIÉNÉS CRIMINELS.

Le *Journal des Débats* publie la lettre suivante qu'il recevait au lendemain pour ainsi dire de l'assassinat de l'Abbé de Broglie commis par la folle Maxence Amyot.

Cannes, 16 mai.

Mon cher directeur,

Depuis l'assassinat de l'éminent et charitable abbé Paul de Broglie par une folle, vous avez inséré plusieurs notes sur la répression des aliénés criminels. Vous avez approuvé avec grande raison la proposition de loi de M. Joseph Reinach, qui donnerait certaines sécurités à la société. Mais à mon avis ces mesures sont absolument insuffisantes. L'aliéné criminel est une bête fauve qu'il faut détruire.

Pour prouver la vérité de cette assertion, je citerai un seul fait auquel j'ai été mêlé dans mon enfance. Mon père employait un copiste dont le frère, extrêmement instruit et intelligent, était dans un asile d'aliénés pour avoir tué un de ses voisins sans aucune raison. Cet homme parut être guéri et fut rendu à la liberté. Comme il n'avait aucune ressource, il aidait son frère dans les copies qui lui étaient confiées. Il venait assez souvent à la maison; il me parut très agréable et je recherchai sa société. Un jour, mon père lui confia un manuscrit médical très ancien et très précieux que la bibliothèque de Munich venait de lui prêter, pour qu'il en copiât quelques passages. Mon père et moi nous sortîmes ensemble, et nous l'accompagnâmes à travers le Luxembourg jusque dans la partie de la rue Saint-Jacques où il habitait.

Lorsqu'il arriva tout près de sa porte, nous le quittâmes et nous redescendîmes tout doucement la rue Saint-Jacques. Nous n'avions pas fait cent mètres que nous entendîmes des cris et vîmes tous les gens sortir de leurs boutiques. Nous courons avec tout le monde, nous apercevons un individu étendu mort sur le trottoir et notre copiste aux mains des sergents de ville.

Avant de monter chez lui, il avait tué un passant d'un coup de couteau, après avoir placé tranquillement sur une borne le précieux manuscrit de Munich, que nous retrouvâmes quelques instants après le meurtre.

Et ne croyez pas qu'il ait terminé là le cours de ses assassinats. Il a tué, il y a une dizaine d'années, le très distingué médecin en chef de l'asile où il avait été enfermé. Je ne sais s'il vit encore, mais ne croyez-vous pas que ces êtres malfaisants devraient être supprimés? Autrefois on les enchaînait. La sensiblerie actuelle ne permettrait pas ces mœurs cruelles mais rationnelles. Il ne reste donc plus qu'à rétablir la peine de mort pour ces êtres féroces. La folie est certainement intéressante, mais à la condition qu'elle reste une douce folie.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, l'assurance de mes bien dévoués sentiments.

G. DAREMBERG.

La Fortune aux Etats-Unis.

Une statistique américaine vient de faire connaître une appréciation de la fortune aux Etats-Unis, laquelle se serait accrue de 50 o|o en dix ans, et la fixant en 1890, époque à laquelle remontent les éléments officiels de ce calcul complexe, à 313 milliards de francs, soit environ 5,000 francs par habitant. D'après ce document, 5 o|o de la richesse publique serait au pouvoir de capitalistes possédant plus de 5 millions, 27 o|o au pouvoir de capitalistes possédant de 500,000 fr. à 5 millions, 25 o|o à d'autres possédant de 50,000 à 500,000 fr., 37 o|o à ceux qui possèdent de 5,000 à 50,000 fr. et 6 o|o à ceux qui possèdent moins de 5,000. Evidemment ce sont là des chiffres intuitifs et qui doivent sentendre par famille plutôt que par individus, en ce qui concerne le pourcentage en question. La moyenne de 5,000 francs paraît être dépassée en France, mais le pourcentage n'est pas le même. Le nombre des fortunes de 500,000 fr. et au-dessus y est beaucoup moins élevé. La stratification se ressemble, mais les diverses couches de richesse ou d'aisance n'ont pas la même épaisseur. D'après l'arithmétique américain, ceux qui possèdent moins que la moyenne, ne formeraient que les six centièmes de la population: en France, on peut hardiment l'évaluer à 60 0|0.

Sait-on que la première rue de Paris qui fut pavée est rue de la Quincampoix, qui le fut sous Philippe-Auguste, avec de grandes dalles larges et carrées. Elle s'appelait alors "rue Qui qu'en poist" et était une des plus brillantes de Paris: là se tenaient les orfèvres et se trouvaient les boutiques où l'on vendait les objets de luxe. Tous les Parisiens y allèrent en procession pendant plusieurs mois pour admirer les pavés.

C'est à cette époque que prit naissance la locution: "rester sur le pavé," à cause des nombreux combats qui ensanglantaient journellement les rues de la capitale.

Le prévôt des marchands, Jean Juvénal des Ursins, donna une vigoureuse impulsion au pavage de la ville. Il employa cinq cents prisonniers du Châtelet pour nettoyer les rues de la Montagne-Sainte Geneviève et les fit paver avec des pierres apportées des environs de Fontainebleau.

A partir de cette époque les voies de circulation furent successivement améliorées, et sous le règne de Louis XIV elles étaient toutes pavées, à de rares exceptions près.

Entre boulevardiers:

—Comment! tu es brouillé avec Mimerol, homme d'affaires? Je n'en reviens pas! Il prenait, disais-tu, tes intérêts avec une ardeur!....

—Certainement, il a d'abord pris mes intérêts; mais il a fini par prendre aussi mon capital!

RACE LATINE.

I.

Monsieur l'Editeur,

Ces jours derniers, avec cette tristesse de vieillard qui a vu tomber autour de lui bien des hommes et bien des choses et qui a peut être le droit de regretter ce qui fut bon sans avoir celui d'admirer tout ce qui est nouveau, nous traversions accidentellement votre *vieille* ville, presque une étrangère pour nous à cette heure. Car la Nouvelle Orléans, en tant que ville américaine, avec son histoire, son passé, ses développements et ses transformations, n'est plus une jeune ville aujourd'hui, et s'il lui manque encore quelques années pour avoir sur sa tête le poids de deux siècles modernes, deux siècles, en ce monde et dans ce Nouveau Monde, s'appelant le XVIIIème et le XIXème, sont presque une longévité qui vous permet de dire que vous avez connu plusieurs civilisations et qui fournit aux historiens des longs volumes une matière suffisante à leurs labeurs et à leur gloire. Deux siècles bien remplis vous donnent des aïeux. Et la Nouvelle-Orléans n'est pas, comme Chicago, un immense cryptogame qui pousse dans une nuit et qui n'a point d'histoire.

Cependant, si la Nouvelle Orléans ne date pas d'hier, si elle a un passé et des aïeux, si Gayarré a pu en écrire l'intéressante histoire en plusieurs volumes louisianais où la France, l'Espagne et les Etats-Unis jouent les rôles divers de la découverte, de la prise de possession, de la colonisation, de la transmission et de l'annexion de la grande république américaine, la Nouvelle-Orléans d'aujourd'hui, de l'an de grâce 1895, Grover Cleveland étant président des Etats-Unis, Murphy Foster gouverneur de la Louisiane et Fitzpatrick maire, ne ressemble plus guère à celle que nous avons connue il y a environ quarante ans. Et si l'un de ses habitants, disparu à cette époque, revenait à cette heure et la voyait telle qu'elle est présentement, parlant comme elle parle, marchant comme elle marche et vivant comme elle vit, il ne la reconnaîtrait certainement guère et pourrait s'écrier non sans raison, même en latin: *Quantum mutata ab illâ!*

Car il la trouverait singulièrement changée, si singulièrement et si moralement changée dans sa langue, dans sa race et dans ses habitudes, qu'il la prendrait incontestablement pour une autre. Et s'il demandait sa route à ses fils qui l'ont oublié, ses propres fils ne comprendraient pas sa langue d'autrefois et se demanderaient quel est cet ignorant, cet inconnu et cet étranger,—un Marigny peut-être.

Mais on nous dit qu'il ne faut ni s'en étonner, ni s'en formaliser, et que cela porte tout simplement l'admirable nom de *Progrès*. En plus, comme on enseigne encore un peu le latin dans les Universités, l'on cite au besoin le *tempora mutantur et mutamur in illis* du poète. "Les temps changent et nous changeons avec eux." Il convient d'être de son temps et de son époque. Le passé est un ignorant et le présent lui-même n'a raison qu'en marchant vers l'avenir. Arrière les vieux, les boiteux et les peureux! Ceux-là obstruent le chemin et gênent la marche. Place aux jeunes, aux audacieux et aux courageux! Ceux-là sont le mouvement et la vie. Ceux-là comprennent le siècle. Ceux-là seuls ont le droit d'exister. Et la vapeur elle même est une vieillerie qu'on peut mettre au second rang des choses encore nécessaires. Mais il faut désormais penser, parler, écrire et agir à l'électricité. Tout autre mode de pensée, de langage, de lumière, d'action et de création n'a plus de raison d'être dans notre civilisation moderne et parfaitement morale, où l'homme vivant, mille fois plus électrique qu'un chat, aura bientôt dans ses bottes merveilleuses assez d'électricité pour faire le tour du monde en vingt-quatre heures."

Certes, les vieux ont tort, et nous ne nions point que la vieillesse soit un malheur; mais si le progrès est un bien auquel il ne convient pas de se soustraire, inévitable qu'il est du reste, il ne faudrait pourtant point confondre et prendre pour du progrès ce qui n'en est pas toujours, voire même ce qui est le contraire du progrès. Et quand la morale, cette pierre de touche de la vérité durable et de la justice, ne sanctionne pas ou n'approuve qu'à moitié le progrès n'existe pas ou cède son nom à un mensonge. Mais changer, croyons-le bien, n'est pas toujours progresser, et c'est peut-être même là la grande erreur du siècle. Car, alors, avec une telle croyance, avec son besoin de mouvement et de changement qui devient sans mesure, l'homme plus inquiet que raisonnable s'agite follement et tourne avec frénésie dans un cercle infranchissable de modifications, de transformations, de coutumes et de lois qui ne changent aucunement sa nature et qui sont rarement pour lui un véritable progrès moral. Mais quel moyen a-t-on de lui prouver que le changement désiré ou subi n'est pas l'affirmation de sa volonté et la consécration de sa puissance? En n'étant plus le même ou en croyant qu'on n'est plus le même, n'a-t-on pas grandi? —Changeons donc.

Et faisons comme la Nouvelle-Orléans.

Après tout, sans sophisme extraordinaire et sans grand effort d'argumentation, il ne nous est pas bien difficile de prouver que cette ville changée, transformée, modifiée par une autre race, ayant d'autre mœurs, parlant une autre langue, demandant un autre nom pour sa population doublée, croisée, croissante et éclairée à l'électricité, a merveilleusement progressé selon le siècle et selon la civilisation. Si la lèpre de l'esclavage qui a fait place à la lèpre de la misère, ne suffisait pas, la langue qu'on y parle actuellement nous suffirait comme preuve triomphante.

Car si la langue française, que nous avons le malheur de parler, par ignorance sans doute et par un reste de mauvaise habitude, ne peut raisonnablement se comparer à la langue anglaise ou américaine, dont la richesse, l'abondance, la puissance, l'élégance, la netteté, la clarté, la vérité, la practicabilité, la grâce et l'harmonie sont hors de doute et de discussion, il est illogique et mauvais, quoiqu'on en dise, que l'homme possède deux langues. Le possesseur de deux langues n'est pas le possesseur de deux trésors. Au lieu d'être deux fois armé, comme on le prétend, il est mal armé, lourd sous un double fardeau intellectuel, ne se comprenant plus ou se comprenant imparfaitement, ne sachant plus manœuvrer à propos et d'une façon supérieure ses deux armes confondues, mal connues et se nuisant mutuellement. Son esprit souffre de cette confusion, son caractère perd à ce partage, et la logomachie fait de lui un être mal défini et une personnalité douteuse. Il vaut mieux n'avoir qu'une langue, la savoir dans ce qu'elle a de nécessaire et l'imposer aux autres. C'est plus viril, et nous savons bien tous que le verbiage n'est ni de la science, ni de la puissance, ni même de l'éloquence. Si Cicéron parlait et écrivait incorrectement le latin, c'est qu'il connaissait le grec. Et l'homme de deux langues, fussent-elles modernes, loin de posséder deux civilisations, n'en possède pas même la moitié d'une, et les deux langues qu'il parle avec une certaine facilité, plutôt par la mnémotechnie des sons que des pensées, sont deux instruments imparfaits dans sa bouche. Cela n'est point un paradoxe fait à plaisir. Quiconque n'a qu'un bras dont il se sert constamment et qu'il fortifie par l'exercice, est plus fort de son poing qu'un paresseux à deux bras. Les polyglottes tant vantés sont des ignorants.

Et si nous disons, sans craindre un démenti des journaux et des journalistes américains, que la langue anglaise est la plus belle, la plus riche, la plus parfaite, la plus complète et la plus répandue de toutes les langues connues et à connaître; si nous déclarons qu'elle est pratique, qu'elle est commerciale, qu'elle est nationale et qu'elle deviendra forcément universelle; si nous devons, dans certains de ses développements les plus modernes, lui trouver un parfum de whiskey, qui est un parfum de force supérieur à celui d'un vin fade, et la prodigieuse et incomparable science d'un politicianisme qui va dorénavant faire tourner le monde autour de son axe social; si—argument irréfutable pour tous les hommes de progrès et d'anglo-saxonisme—elle est actuellement parlée par l'Angleterre où elle s'est formée, par l'Ecosse qui en revendique une part, par l'Irlande qui ne le maudit plus, par Gibraltar où elle nargue l'Espagne, par Malte où les chevaliers sont morts, par Rhodes où les roses parfument, par le Cap où l'Adamastor du Camoëns s'est fait anglais, par une partie de l'Afrique civilisée, par l'Inde immense où les sectateurs de Brahma commencent à lire la Bible protestante et bénissent le nom de la reine et de la papesse Victoria, par l'Australie qui forme à elle seule un vaste continent et où l'on vient de découvrir le moyen de voter honnêtement ou sans fraude, par le Canada où l'on a oublié le nom de Jacques Cartier et où la vieille *Patrie* de Montréal traduit en anglais les poésies de Fréchette, par les Etats Unis grandioses où 70,000,000 d'habitants jurent par *God* et non par *Dieu*, par les milliers de colonies et d'îles que l'Angleterre a volées dans tous les pays ou bien écumées dans toutes les mers avec ses nombreux vaisseaux de pirate, pourquoi, oui, pourquoi regretterions-nous par ici, dans une ville américaine et dans un Etat américain, en plein mouvement de civilisation supérieure et de progrès incroyable, une langue qui n'a plus de raison d'être parmi nous et qui n'a aucun des titres du grec d'Homère et du latin de Cicéron pour devenir classique, révérée ou sacrée, et qui aura disparu de toute bouche intelligente, vivante et vraiment fière avant quatre ou cinq générations de Français diminués, dégénérés et vaincus?

Est-elle donc tant à regretter, comme bonne et belle, cette langue d'hier que Soulé parlait si éloquemment parmi nous, que Canonge écrivait avec tant d'élégance, que Dumez nous montrait si nette et si correcte, que Barde chantait dans des alexandrins superbes, dans laquelle enseignait le savant Loiseau ou l'éminent Reclus, et qu'ont parlée en Louisiane et dans cette même Nouvelle-Orléans, avec une connaissance parfaite et sans accent de mauvais goût, tant d'écrivains français et louisianais, tant de professeurs, de docteurs, d'artistes, de journalistes, d'avocats et de simples citoyens? Et si les femmes elles-mêmes, avec la poésie de leur sexe, l'harmonie de leur voix et la gracieuse distinction de leur esprit, en faisaient une langue à part, supérieure par les sentiments, de plus de tendresse et de plus de charme, qui se causait doucement et délicieusement, comme avec des sourires et parfois dans le gazouillement des confidences, au foyer de la famille ou dans les salons que la politique n'empestait pas, faudrait-il en conclure à la beauté de la langue française, à sa clarté, à sa pureté, à son urbanité, à sa puissance d'affection et à sa sociabilité humaine?

Disons-le une bonne fois et sans crainte:

La langue française, avec toutes ses manières ridicules et ses prétentions, avec toutes ses règles sans logique et contradictoires, est une langue très pauvre, très misérable, qui ne convient ni à l'esprit ni au cœur, qui ne répond point aux besoins de la raison, qui manque de force et de courage, qui n'a pas plus les ailes de la poésie superbe que les flexibilités et les nuances de la causerie charmante. Ses tons sont crus et ses mots impropres. Le coloris lui fait défaut. Elle chante faux sur la lyre, et ses notes courtes et sans modulations tombent lourdement. En d'autres termes, elle écorche les oreilles, et vous ne la parlez ni sans efforts ni sans grimaces, ayant à vos lèvres inertes le timbre lourd du cuivre ou du fer, non le timbre harmonieux de l'argent pur. La prière en français n'a pas un élan d'âme, pas une aspiration d'amour vers l'infini, et si l'amour, pour exprimer ses espérances, ses joies et ses délices, n'avait eu que la langue française, l'amour serait encore à découvrir.

Il est vrai que l'amour sait bien se faire comprendre sans parler.

Mais la langue française est surtout pauvre et peu pratique. Dans nos temps de machines, de boutiques et de commerce, alors que les affaires, les transactions et les relations mercantiles vous obligent à vivre vite et très vite, à brûler le temps, à ne pas perdre une minute précieuse, à éviter comme la peste les longues phrases et les périphrases, à aller droit au but, avec la rapidité du trait ou de la foudre, comme un homme qui doit être anglais, sérieux et positif, aucunement songe-creux, rêveur ou artiste, la langue française est d'un dangereux usage. Elle ne convient ni à notre siècle, ni à notre civilisation, ni à nos mœurs. Elle dit mal, imparfaitement ou le contraire de ce qu'elle veut dire. Elle n'a fait aucun progrès dans le monde de la mécanique, et, pour exprimer cette grande fonction sociale et financière que les Américains nomment *Exchange*, les Français du pied lent et de l'habitude invétérée, tremblant devant le néologisme nécessaire, ayant peur de leur Académie de barbons et de chauves, se servent encore du mot *Bourse*, un petit sac de peau ou d'étoffe où les mamans, les enfants et les autres mettent leur argent, quand ils en ont.

Enfin, pour finir notre argument contre elle, la langue française est trop polie!

Mais, M. l'Editeur, cette fois encore, nous nous apercevons que nous avons dépassé la limite ordinaire, que nous avons trop longuement parlé et qu'il nous reste presque tout à dire sur la *Race latine* à la Nouvelle Orléans et en Louisiane.

Ce sera pour dimanche prochain, si vous le permettez et si notre plume ne se brise pas.

J. GENTIL.

DUC EMANUEL FILBERTI D'AOSTE.

Noces prochaines.

Le mariage de Mme la princesse Hélène de France avec S. A. R. le duc d'Aoste sera célébré à Kingston-sur-la-Tamise, le jeudi 20 juin, comme l'*Abeille* l'a déjà annoncé. Après leur union, LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Aoste passeront deux semaines dans le domaine de Wood Norton, appartenant à Mgr le duc d'Aumale. Le 7 juillet, le prince et la princesse arriveront à Rome, où ils seront reçus par le roi et la reine d'Italie.

PRINCESSE HÉLÈNE D'ORLEANS.

S. A. R. le prince de Naples, qui assistera au mariage de son cousin, s'arrêtera à Paris, en venant d'Italie, pour rendre visite au président de la République.

On annonce officiellement que le grand maître de la maison de Mgr le duc d'Aoste est le comte Albert della Gherardesca, gentilhomme toscan, descendant du fameux comte Ugolin, tyran de Pise au treizième siècle, que Dante rendit célèbre dans sa *Divine Comédie*. Le comte della Gherardesca jouit d'une grande popularité pour son intelligence, son esprit et ses manières exquises.

LES OUVRIERS DE LA PENSÉE.

La comtesse de Puliga, qui, sous le nom de Brada, vient d'obtenir un si vif succès avec ses *Notes sur Londres*, va publier un roman nouveau sous ce titre: *Jeunes Madames*.

Une nouvelle imagination de M. Jules Verne: *l'Ile à hélice*. Tous les millionnaires de la terre, désireux de vivre enfin en paix, à l'abri des révolutions et des menaces des révolutionnaires, se sont réunis sur une île qu'on dirige à volonté, et où s'est réalisé le dernier rêve du confort. Fuyants les vents froids ou brûlants et les intempéries, les préraphaélites, le choléra et les romans suisses, ils naviguent ainsi sous les tropiques, dans une joie sans mélange et dans un éternel printemps: tout cela pour la somme de cinq à six millions de loyer annuel.

Trois musiciens ravis à la terre ferme pour les récréations artistiques de ces messieurs racontent par le menu les délices et les aventures de cette Capoue flottante.

On annonce la traduction d'un roman de l'écrivain polonais Stanislas Sienkiewicz, dont l'érudit critique Stanislas Rzewuski parlait dernièrement.

Sans dogme est une étude dramatique des mœurs polonaises, avec la marque très particulière de la littérature du Nord.

M. Maurice Barrès poursuit avec enthousiasme son voyage en Espagne. Il est en ce moment à Valence.

François Tronchin est le nom de ce médecin suisse qui alla si souvent voir Voltaire pendant les séjours du grand écrivain en Suisse.

Sous ce titre, *Tronchin et Voltaire*, la librairie Plon va publier les papiers laissés par le médecin et des lettres inédites de Voltaire et de Catherine II.

Principaux chapitres: *Voltaire et Les Délices, Voltaire à Ferney, la Bibliothèque de Voltaire*.

Maurice Rollinat, toujours retiré dans la Creuse, met la dernière main à un nouveau volume de poésies qui paraîtra prochainement sous ce titre: *les Insomnies*.

Ajoutons, pour la grande édification du lecteur, que le poète qui écrivit *les Névroses, Sous les brandes, l'Abîme, la Nature*, que l'artiste qui composa de si troublantes mélodies, n'est pas encore décoré.

On prête à M. Jean Rameau qui, lui, est décoré depuis longtemps, l'idée d'une pétition au ministre pour lui rappeler les titres de l'absent.

Gyp pessimiste:

Le Cœur d'Ariane, de Gyp, est un roman dans lequel, pour la première fois, l'auteur aura créé une héroïne antipathique: une jeune fille qui feint des sentiments qu'elle n'éprouve pas pour épouser une grosse fortune.

De M. J.-H. Rosny, un nouveau roman romanesque: *le Serment*, histoire très simple d'une jeune fille que son père fiança à son lit de mort avec un officier de ses amis plus âgé qu'elle; pour lui obéir, elle avait accepté, mais, l'émotion de la mort une fois effacée, elle regrette sa promesse, et laisse voir son regret; le fiancé lui rend sa parole et, très dignement, se retire. Alors, et comme pour affirmer le besoin de liberté de l'amour, elle se prend à l'aimer vraiment, et, de son propre gré, se donne à celui qu'elle a enfin choisi.

On annonce encore:

—Un choix de poésies militaires de Paul Déroulède, illustrées par Jeanniot.

—Des dialogues de vie moderne de M. Berr de Turique: *Madame et Monsieur*.

—Une *Histoire complète de la Cavalerie française*, illustrée par le colonel Titeux, technicien militaire très connu dans l'Armée.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

La chaleur à Londres.

Presse Associée.

Londres, 1er juin—Des dépêches reçues hier annoncent une chaleur intense à New-York et ainsi, il sera peut-être intéressant aux habitants de l'autre côté de l'Atlantique d'apprendre que Londres s'est trouvé dans les mêmes conditions. La métropole de l'Angleterre a subi une semaine de soleil ardent et de chaleur extraordinaire.

Le thermomètre, jeudi dernier, marquait 86 degrés à l'ombre, le plus haut point enregistré le 30 mai depuis vingt-sept ans. Mais la chaleur a eu un excellent effet sur certains genres d'affaires, car les dames, en présence de la chaleur torride, ont porté les toilettes les plus légères et les plus jolies, pendant que les hommes, dans Hyde Park et autres endroits, essayaient de prendre le frais, le matin, en costumes de flanelle et en chapeaux de paille, qu'ils échangeaient dans l'après-midi pour des pantalons clairs et des jaquettes.

En fait, ces costumes légers ont été portés même à la Chambre des Communes, et on a pu voir des centaines de dames prenant du thé l'après-midi sur la terrasse. La salle était pratiquement désertée, tandis que la terrasse présentait un des spectacles les plus agréables de Londres.

Le Bal du Palais de Buckingham.

Presse Associée.

Londres, 1er juin—Le bal officiel au palais de Buckingham, jeudi dernier, a été le plus brillant depuis plusieurs années. La plupart des messieurs présents portaient des uniformes brillants, et avaient la poitrine couverte de décorations, tandis que les dames dans leurs charmantes toilettes et avec leurs bijoux, formaient un magnifique contraste avec les pittoresques Afghans de la suite de Nazrulla Khan, dont le superbe costume oriental ajoutait à la beauté du coup-d'œil. Il y a eu une exhibition extraordinaire de vaisselle d'or dans la salle où le souper a été servi.

Beaucoup des plus riches pièces étaient fixées au mur, tandis que la table et le buffet étaient couverts des plus beaux spécimens de l'orfévrerie. A côté de cette vaisselle d'or, il y avait plusieurs pièces orientales exhibées en l'honneur du prince Afghan; parmi elles se trouvait un paon composé de pierres précieuses, évalué à $150,000.

Deux mille invitations avaient été lancées, et on peut dire que le nombre des assistants dépassait ce chiffre. Les membres de la famille royale ont fait leur entrée à onze heures; la princesse de Galles et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha marchaient en fête; les grands officiers d'Etat, portant les insignes de leurs fonctions, les précédaient en marchant à reculons.

Dès que les membres de la famille royale ont été assis, les danses ont commencé. Il y avait peu d'américains présents, et il est à noter que la liste des invités ne comprenait pas les noms de M. et Mme Ogden Goelet et de M. et Mme Richard Winslow, en fait, aucun des amis du Prince de Galles rencontrés à Riveira.

Lady Beresford, la duchesse de Marlborough était une des Américaines présentes. Mme George Curzon, Mme Joseph Chamberlain et Mme Hearst, de San Francisco, assistaient à la soirée.

Les journaux anglais font maintenant ouvertement allusion aux ennuis domestiques de la princesse de Galles, dont une idée a été donnée par la Presse Associée quand la princesse a refusé de représenter la reine à la réception de Buckingham, sur information qu'une pairesse à qui le prince de Galles a porté beaucoup d'attention devait y assister.

Le *Sketch* dit que la Princesse est très fatiguée de ses ennuis domestiques, et qu'elle ne reste en Angleterre que par déférence au désir de la Reine.

L'Opinion d'Alphonse Daudet sur les Anglaises.

Presse Associée.

Londres, 1er juin.—Les critiques d'Alphonse Daudet, le distingué auteur français qui vient de visiter l'Angleterre, soulève une tempête dans les cercles mondains.

L'écrivain dit que les femmes anglaises sont étrangères à l'élégance et au bon goût, et il ajoute: Les anglaises que nous rencontrons à Paris, avec leurs cheveux plats et leurs pieds énormes, ne diffèrent pas, dans aucune particularité, des dames anglaises de haut rang que nous avons rencontrées à Londres. Elles ne sont pas jolies et il n'y a rien de séduisant dans leurs formes.

Nasrulla Khan.

Presse Associée.

Londres, 1er juin—Shazeda Nasrulla Khan, second fils de l'émir d'Afghanistan, arrivé la semaine dernière en visite, sur invitation du gouvernement anglais, est le lion du jour. Il est fêté et choyé à un tel point qu'il sera surprenant s'il retourne à Caboul sans être persuadé que la Grande Bretagne regarde son père comme un monarque important.

Tous les mouvements de Nasrulla sont enregistrés par les journaux; et le moindre détail le concernant est lu avidement par le public.

Une visite de l'émir lui-même, ou de son fils aîné, a été sur le tapis depuis quelque temps, mais malgré les racontars et la discussion dans les journaux, tous ceux qui connaissent l'Afghanistan savent bien que ni l'émir ni son héritier ne sortiront de leur patrie.

Par courtoisie, l'invitation a été adressée à l'émir, qui l'a acceptée, si sa santé permettait. Tous ceux au courant des coutumes de l'Afghanistan savaient que l'émir ne quitterait pas Caboul, mais on pensait généralement que le fils aîné représenterait son père, et un certain désappointement a été causé quand il a été annoncé que le second fils, qui, entre parenthèses, est né d'une esclave, visiterait la capitale de l'allié de son père.

On a été très embarrassé au sujet de l'étiquette à observer vis-à-vis du prince; rien n'avait été décidé une semaine avant son arrivée; mais les difficultés ont été aplanies, et par tous les moyens les autorités semblent vouloir convaincre le jeune Afghan de la grandeur de l'Angleterre et confirmer ainsi la préférence de son père pour la Grande Bretagne contre son autre voisin, la Russie.

Dès le moment où le prince, qui n'est âgé que de vingt-trois ans, a mis le pied sur le sol anglais, il a été traité avec les honneurs royaux et toute la distinction possible. D'innombrables adresses de félicitations lui sont arrivées; il a été reçu par les plus hauts fonctionnaires, et son voyage n'a été partout qu'une série de fêtes.

Le prince, comme on l'a déjà annoncé, a amené un détachement de troupes afghanes, et comme il est mahométan, les préceptes du Moslem ont dû être pris en considération.

Parmi les membres de la suite se trouvent un certain nombre de cuisiniers chargés de préparer la nourriture suivant les règlements du Moslem.

Nazrulla Khan a aussi à sa disposition le colonel Talbott du département étranger du gouvernement de l'Inde, et M. F. A. Martin, agent en Afghanistan.

Pendant les six semaines de son séjour en Angleterre, le prince sera reçu comme Shahzada (fils de roi). Une escorte royale l'accompagne. Il a été reçu par la reine et les membres de la famille royale; il sera, de fait, traité avec les honneurs royaux jusqu'à son départ. Le programme des fêtes en son honneur comprend des réceptions à Leeds, Manchester, Glasgow, Liverpool et autres centres commerciaux.

A Londres, en dehors des réceptions à l'hôtel Marlborough et au château de Windsor, les corporations de la ville ont voté $1500 pour un déjeuner et une réception au Guild Hall.

Le prince qui est mince et n'a que peu de barbe, porte généralement un vêtement orné de galons d'or et un turban oriental.

L'hôtel Dorchester, qui a été loué par le service indien par le prince pendant son séjour à Londres, est une maison magnifique, probablement la plus belle résidence privée de la métropole. Il a été construit par M. Holford, un anglais enrichi en Australie, et il appartient à son fils, le capitaine Holford, un des membres bien connus de l'entourage du prince de Galles.

On peut ajouter que pendant qu'Oscar Wilde est sous le coup d'une condamnation à deux ans de prison, il est connu que le jeune Nasrulla Khan, à qui l'Angleterre rend des honneurs extraordinaires, pour la réception duquel $250,000 ont été votés, a deux jeunes garçons dans sa suite.

Le deuil à l'ambassade américaine.

Presse Associée.

Londres, 1er juin—L'ambassade des Etats Unis à Londres aurait dû être représentée au bal officiel de Buckingham, jeudi dernier, par l'ambassadeur Thomas F. Bayard, sa femme et sa fille; M. et Mme Roosevelt, le commandant Cowles, M. Wells et M. Carter, mais par suite de la mort de M. Gresham ces personnes se sont abstenues.

La victoire de Sir Visto.

Presse Associée.

Londres, 1er juin—Il est considéré possible que la seconde victoire de lord Roseberry dans la course du Derby ait un effet politique semblable à celui de 1894. La conscience des non-conformistes, reflétée par le *Chronicle*, s'est déjà révoltée au spectacle présenté par un premier ministre joueur et propriétaire de chevaux de course.

Le journal disait le jour suivant: Il peut être considéré heureux, mais nous espérons qu'il n'aspirera plus à gagner un autre derby.

D'un autre côté, la plupart des journaux félicitent le premier ministre de sa double victoire, qui peut être d'un grand bénéfice à sa popularité décroissante.

Le Comte de Castellane.

Presse Associée.

Londres, 31 mai—On annonce que le comte de Castellane, qui a récemment épousé Mlle Anna Gould, a l'intention de consacrer une partie de la fortune de sa femme à une grande écurie de courses. Il a déjà acheté plusieurs chevaux qui paraîtront bientôt sur l'hippodrome d'Auteuil, près de Paris.

Tremblements de terre.

Presse Associée.

Vienne, Autriche, 1er juin—Deux secousses de tremblements de terre ont eu lieu à Laibach, capitale du duché de Carniola, hier.

Mort de M. Pierre Legrand.

Presse Associée.

Paris, 1er juin—M. Pierre Legrand, qui a été ministre du commerce dans plusieurs cabinets, est mort.

Les Navires Anglais à Jeddah.

Presse Associée.

Alexandrie, Egypte, 1er juin—Trois navires de guerre anglais ont quitté le port d'Alexandrie pour Jeddah, afin d'assurer la punition des bédouins qui ont assassiné le vice-consul anglais, et blessé le consul de ce pays, le consul Russe et le secrétaire du consulat français.

Les autres navires de l'escadre anglaise de la Méditerranée sont partis pour Beyrouth.

Incendie dans une Mine.

Presse Associée.

Edimbourg, 1er juin—Un incendie a éclaté aujourd'hui dans la mine principale de Fifeshire; neuf hommes ont été tués en essayant d'arrêter les flammes. Plusieurs ouvriers allant au secours des premiers ont été grièvement brûlés.

L'Incendie de Hambourg.

Presse Associée.

Hambourg, 1er juin—Le grand incendie de pétrole qui s'est déclaré à Harburg, à six milles de Hambourg, à l'usine de la compagnie commerciale de Brême, qui a détruit cinq réservoirs à huile et beaucoup d'autres propriétés, a été circonscrit. La perte est estimée à deux millions de marcs.

Le dépôt de la Compagnie Américaine a été sauvé, le vent chassait les flammes du côté opposé, dans la direction de l'Elbe. Des milliers de tonneaux de pétrole, en plus de l'huile contenue dans les cinq réservoirs, ont été détruits.

Les différentes brigades d'incendie et le bataillon de pontonniers qui ont combattu le feu, ont réussi à l'empêcher de se communiquer aux cottages ouvriers et ont sauvé de la destruction beaucoup d'autres propriétés.

Les Insurgés Défaits.

Presse Associée.

La Havane, 1er juin—Le colonel Zamora a attaqué dans le voisinage d'Arroyo Cacao, une bande de 400 insurgés commandé par Antonio Maceo. Les réguliers ont perdu un sergent et un trompette. La perte des insurgés n'est pas connue, car ils ont emporté leurs morts et leurs blessés.

Un parti des rebelles a attaqué un détachement de soldats à Esternon, mais après cinq heures de combat, les cubains ont dû battre en retraite avec une perte de dix-sept tués et blessés.

Dans la province de Santa Clara, le major Arminan a combattu des bandes d'insurgés commandés par Zayas et Castillo. Plusieurs rebelles ont été blessés; les bandes dispersées ont dû se réfugier dans les bois.

Une nouvelle bande de rebelle s'est organisée dans le voisinage de Camajuani, près de Santa Clara, dans la province du même nom.

Les troupes en campagne et celles de la garnison ont combiné leurs mouvements pour se mettre à la poursuite des rebelles de la province.

La nouvelle de de la mort d'Amador Guerra, le chef insurgé, dans un engagement avec le régiment d'Isabelle la Catholique, entre Bayamo et Manzanilla, est confirmée.

Les rebelles ont brûlé les bâtiments d'une plantation sucrière et plusieurs maisons à Cuatro Caminos.

Nouvelles Américaines.

Un rapport du Consul des Etats-Unis au Hâvre.

Presse Associée.

Washington, 1er juin—M. Chanxellor, consul des Etats-Unis au Hâvre, a soumis au département d'état un rapport sur les conserves alimentaires.

Le fonctionnaire dit que la diminution de ces produits aux Etats-Unis, compliquée d'une suspicion générale contre les conserves américaines, a démontré aux peuples d'Europe la nécessité de compter sur leur production propre. Beaucoup a déjà été fait pour encourager ces dispositions, en prohibant l'importation des bestiaux américains et en substituant de la viande de cheval.

De plus, les économistes politiques essaient de démontrer le côté pratique par les avis suivants:

Premièrement, il y a une quantité suffisante de viande indigène et les conserves peuvent être fabriquées à bas prix.

Deuxièmement, ces produits peuvent être préparés pour la consommation et donneront de meilleurs résultats que ceux qu'on a pu obtenir jusqu'à présent.

Troisièmement, ils peuvent être cuits beaucoup plus facilement qu'auparavant.

Quatrièmement, ils peuvent être promptement expédiés dans toutes les directions de façon à donner satisfaction à toutes les classes de consommateurs.

Les statistiques démontrent que tous les aliments nécessaires au peuple français peuvent être produits dans le pays, et mettre ainsi dans les poches des paysans du pays beaucoup de millions partant jusqu'ici à l'étranger, tandis que le prix du blé sera réduit de façon à le mettre à la portée des classes pauvres en grandes quantités.

Le consul dit que ce programme comprend probablement la viande de cheval et certains débris d'abattoirs tels que les os, les viscères, qu'on jetait auparavant.

Le consul blâme les expéditeurs américains qui ont envoyé leurs bestiaux en Europe et les ont installés de telle façon qu'ils sont arrivés meurtris et fiévreux, et ont fourni une viande qui a provoqué la suspicion des populations.

Un colonel Américain à Honolulu.

Presse Associée.

Indianapolis, Indiana, 1er juin.—Une lettre privée d'Honolulu, datée du 20 mai, et reproduite par le *News* aujourd'hui, dit, entre autres choses, que McLane, anciennement de l'armée et de la marine des Etats-Unis, qui a organisé le cortège funèbre de Grant, a été nommé colonel du régiment d'Hawaii.

M. McLane est arrivé par le dernier paquebot et a pris immédiatement son commandement. Il est regardé par les troupes comme un expert militaire. Il a déjà opéré quelques changements radicaux, et a établi une discipline sérieuse qui manquait auparavant.

Mme Gresham.

Presse Associée.

Washington, 1er juin—On annonce que Mme Gresham ne retournera pas à Washington, mais établira sa résidence à Chicago avec ses enfants. Tout ce qui appartenait au défunt ministre a été emballé à l'hôtel Arlington et sera expédié à Chicago.

Comme M. Gresham n'avait pas de propriétés foncières à Washington, il est propable que son testament ne sera pas enregistré en cette ville.

Le Secrétaire Herbert.

Presse Associée.

Washington, 1er juin—Le secrétaire Herbert n'est pas retourné à Washington hier. Il a quitté le train présidentiel à Pittsburg et s'est rendu à Buffalo.